

## L'Algérie, histoire d'oublier Entretien avec Benjamin Stora

**Sarah Contou-Terquem** : Benjamin Stora, vous êtes historien, spécialiste de l'histoire contemporaine de l'Algérie, du Maghreb et de la décolonisation. Vous avez consacré à l'Algérie de nombreux ouvrages, sans lesquels le citoyen français serait resté dans l'ombre : ombre d'une histoire nationale qui (s') empêchait de regarder ses guerres en face, dont on a voulu taire le scandale, et qui laissait dans « l'espace vide de l'oubli »<sup>1</sup> l'identité d'un combat. Vous avez réhabilité une histoire totale de ce pays depuis le 19<sup>ème</sup> siècle : celle de sa colonisation<sup>2</sup>, de sa décolonisation et de la guerre<sup>3</sup>, puis celle de son indépendance<sup>4</sup>, mais pas seulement : vous vous êtes attaché aux détails de ses identités, de ses liens sociaux et de ses figures fondatrices - on se souviendra notamment de votre ouvrage sur Messali Hadj<sup>5</sup> ou du Dictionnaire biographique des militants nationalistes algériens<sup>6</sup>. L'invisibilité de la guerre<sup>7</sup>, les immigrances<sup>8</sup> et les exils<sup>9</sup>, sont autant de fils rouges qui traversent vos travaux.

Rendre à l'Algérie son histoire c'était donc, pour l'historien, rompre un silence, démêler deux destins nationaux liés par un mariage forcé puis désunis par le choix des armes, distinguer le récit des Etats de la réalité des faits, et montrer ce que cet ailleurs dans la quasi immédiateté de sa révolution nous enseigne, ici.

La mémoire, et ses lacunes, de même que l'oubli, et sa tentation, et disons-le tout de go, le traitement politique de l'oubli pour écrire l'histoire, sont des thèmes centraux de vos travaux, depuis La Gangrène et l'oubli<sup>10</sup> jusqu'aux Guerres sans fin<sup>11</sup>, où vous attirez l'attention sur la tâche, elle aussi sans fin, du travail de l'historien.

Une première question, pour l'historien de l'Algérie : où (en) est l'oubli ?

**Benjamin Stora** : L'expression « mariage forcé » est belle en l'occurrence, je n'y avais jamais pensé – avec tout ce qu'elle implique de violence et de viol le plus souvent.

Où en est l'oubli ?

Ma position c'est évidemment qu'on sort de l'oubli sur la question de l'Algérie. On n'est plus dans une situation telle qu'on a pu la vivre pendant très longtemps. Oubli en France de la défaite, de l'abandon, de la trahison, d'une sorte de chagrin porté par les populations qui ont été obligées de partir comme les pieds-noirs, les harkis bien sûr. Il fallait quelque part « oublier pour vivre », dans ces groupes-là de mémoire. Et puis cet oubli était rendu d'autant plus facile qu'on était dans une France des années 1960, c'est-à-dire dans une séquence de croyance en un progrès indéfini. On le vivait vraiment en arrivant en France : la découverte des villes, d'une modernité sensationnelle, et la perception que tout était possible dans la

---

<sup>1</sup> Stora, B., *Les clés retrouvées. Une enfance juive à Constantine*, Paris, Stock, 2015

<sup>2</sup> Stora, B., *Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1954)*, Paris, La Découverte, 1992

<sup>3</sup> Stora, B., *Histoire de la guerre d'Algérie (1954-1962)*, Paris, La Découverte, 1993

<sup>4</sup> Stora, B., *Histoire de l'Algérie depuis l'indépendance (1962-1988)*, Paris, La Découverte, 1994

<sup>5</sup> Stora, B., *Messali Hadj 1878-1974, pionnier du nationalisme algérien*, Paris, Le Sycomore, 1982

<sup>6</sup> Stora, B., *Dictionnaire biographique des militants nationalistes algériens. 600 biographies*, Paris, L'Harmattan, 1985

<sup>7</sup> Stora, B., *La guerre invisible. Algérie, années 90*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001

<sup>8</sup> Stora, B. et avec Témine, E., *Immigrations. L'immigration en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Stock, 2007

<sup>9</sup> Stora, B., *Trois exils, juifs d'Algérie*, Paris, Stock, 2006

<sup>10</sup> Stora, B., *La Gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 1991

<sup>11</sup> Stora, B., *Guerres sans fin. Un historien, la France et l'Algérie*, Paris, Stock, 2008

transformation du monde, dans la possibilité d'accès à l'abondance, aux richesses. Tout ce bonheur encourage à ne pas se retourner vers le passé, à « avancer ».

Et puis il y avait un autre oubli, dont on ne se rendait pas compte à l'époque mais qui était bien réel, et qui était organisé par l'État. Exemple : les lois d'amnistie - très sophistiquées, tortueuses, d'après lesquelles personne ne pouvait passer en jugement pour des exactions commises. Il n'y a jamais eu de procès de la guerre d'Algérie en France, ça n'existe pas. Pas de procès, pas de jugements, pas de poursuites possibles. Donc ces deux oublis venaient se nourrir l'un l'autre : un oubli nécessaire dans une France des Trente Glorieuses, et puis un oubli plus méthodique, organisé, froid, qui était celui de l'État.

On pourrait ajouter que les Algériens avaient aussi fabriqué un certain oubli : non pas celui de la guerre, parce que la guerre est arrivée comme un moyen de légitimation de l'État-nation, mais un oubli de la réalité. Ils étaient dans la reconstruction imaginaire d'un récit national. Qu'ils ont façonné, qu'ils ont forgé, de manière intensive, avec une propagande effrénée, et qui était en fait l'oubli de l'histoire réelle algérienne, c'est-à-dire celle des pères fondateurs de sa révolution : Messali Hadj bien sûr, Ferhat Abbas, Boudiaf qui a été assassiné, Krim Belkacem qui a été assassiné, Abane Ramdane qui a été assassiné - une mise à l'écart de grandes figures du nationalisme algérien. Donc c'était un oubli différent, en Algérie, par reconstruction d'un récit qui venait « enterrer » l'histoire réelle.

Il fallait forcer ce blocus de ces trois oublis quelque part, parce qu'ils se chevauchaient les uns les autres dans cette grande période qui va à peu près des années 1960 aux années 1990 en France et en Algérie. Trois oublis distincts.

*SCT : Vous insistez sur la nécessité d'un effort continu de la mémoire : en historien, comment l'entendez-vous ? Car le mot semble de plus en plus équilibré, entre le spectacle d'une fièvre commémorative d'un côté et le recouvrement par trop d'oubli d'un autre, au détriment d'une « juste mémoire » comme le disait Paul Ricoeur<sup>12</sup>. Mais... qu'est-ce qu'une juste mémoire ?*

**Benjamin Stora** : C'est une question très difficile parce que la juste mémoire n'est pas une réalité, c'est une sorte d'espérance. On tend vers un équilibre.

Et on y tend d'abord – à mon avis – en restituant tous les points de vue. C'est-à-dire que le travail historique doit essayer de regarder de tous les côtés en même temps – c'est très difficile d'avoir la force de regarder de tous les côtés. J'ai toujours eu cet espoir d'avoir des mémoires qui s'ouvrent vers l'ensemble de ces dimensions – sans toujours m'apercevoir d'ailleurs que, parfois, les réveils des mémoires n'allaient en vérité que dans un seul sens, qu'elles s'agrégeaient pour ne former qu'un seul groupe, donc il y avait aussi un éveil des mémoires qui allait vers une sorte de séparation.

Mais la juste mémoire, entendue et maintenue comme une sorte d'idéal, permet d'arriver à un décloisonnement, de faire en sorte que les mémoires circulent, au lieu d'avoir un récit unique illusoire, car c'est une illusion de croire qu'on pourra avoir un seul récit, consensuel. Non : c'est essayer de parvenir à une circulation réelle, un échange réel, un rapport entre les mémoires.

*SCT : Vous parlez de séparation des mémoires : à cet égard, les querelles sont toujours vives. La « Querelle des historiens » qui opposa Jürgen Habermas à Ernst Nolte<sup>13</sup> en 1986 sur l'interprétation de la Shoah et de sa place dans l'histoire allemande et européenne ne cesse par exemple d'être rappelée à notre souvenir<sup>14</sup>, notamment sous l'angle obscur de la*

---

<sup>12</sup> Ricoeur, P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000

<sup>13</sup> Habermas, J., « Eine Art Schadensabwicklung », in journal *Die Zeit*, 11 Juillet 1986

<sup>14</sup> Christ, J., « L'Allemagne et la Shoah, une nouvelle querelle des historiens ? », in revue *K*, Avril 2021

*comparaison : certaines mémoires feraient barrage dans une sorte de rivalité entre groupes mémoriels. En ayant étendu vos recherches de l'histoire de Algérie à l'histoire de la colonisation, est-ce cela que vous avez qualifié de « guerre » des mémoires<sup>15</sup> ?*

**Benjamin Stora** : Dans les histoires d'oubli il faut d'abord dire que les silences sont apparents : beaucoup d'acteurs ont témoigné dans des publications à compte d'auteur, dans les années 1970-1980 en particulier - vaincus, pieds-noirs, officiers français, qui ont voulu se raconter, se justifier surtout.

Et j'ai effectivement écrit *La Guerre des mémoires* dans les années 1990 au moment de la « sortie » publique du silence, car je me suis rendu compte qu'en fait toutes ces mémoires avaient continué de cheminer de manière souterraine, qu'elles avaient cheminé chacune de leur côté ; et que le réveil, le passage à l'espace public de ces mémoires n'avait été que l'expression de ces cheminements souterrains antérieurs. Il n'y avait pas de mise en circulation, de conjonction. La sortie de l'occultation de ces mémoires, c'était en fait la perpétuation du cheminement des mémoires séparées. Et on ne le voyait pas.

Je dis séparée : par exemple, dès 1965, trois ans seulement après l'indépendance de l'Algérie, lors de l'élection présidentielle, de Gaulle est mis en ballottage par un candidat qui surgit, Tixier-Vignancour, un homme d'extrême droite, avocat de Raoul Salan, qui fait un million de voix – on l'a oublié aujourd'hui, mais c'est gigantesque. Il avait agrégé des pieds noirs autant que des partisans de l'Algérie française et les anti-gaullistes pétainistes. Les anti-gaullistes n'étaient pas seulement ceux de l'Algérie française, à l'époque, il y avait aussi tous les pétainistes cachés : l'Algérie française leur a permis de s'abriter par anti-gaullisme fondamentalement ; et donc ils ont surgi. Par exemple cette mémoire d'une revanche coloniale, elle était là, très forte, dans l'espace public.

Autre exemple, autre aspect ambigu de cette histoire d'oubli : le candidat qui se présente de gauche et anti-gaulliste en 1965, François Mitterrand, a été un partisan de l'Algérie française pendant très longtemps, jusqu'en 1960, et ministre deux fois (de l'Intérieur en 1954, de la Justice en 1956-57 pendant la bataille d'Alger, c'est-à-dire au moment le plus dur de la guerre, où beaucoup d'Algériens se sont fait guillotiner, Fernand Iveton, etc)... Mitterrand arrive en 1965 seulement quelques années après en effaçant son passé algérien, complètement.

Or le basculement se produit dans les années 1990 : ces mémoires-là vont ressurgir. Et le réveil de la mémoire sur la guerre d'Algérie se fait aussi par l'intermédiaire d'une autre mémoire qui revient et qui, me semble-t-il, la tire justement en avant : la mémoire de la Shoah. Discours du Vel d'Hiv de Chirac en 1995, procès Papon en 1997, reconnaissance de la guerre d'Algérie par l'Assemblée Nationale en 1999, Loi sur l'esclavage en 2001, Loi sur la reconnaissance du génocide arménien... Chirac a soulevé le couvercle de la mémoire à partir de 1995. Résultat : on a effectivement une mémoire algérienne qui se soulève, parce que c'est tout le paysage mémoriel qui s'ouvre, c'est tout le passé de la France au sens large qui s'ouvre – parce qu'il y a aussi une poussée dans les nouvelles générations, le combat mené par toutes les associations juives, et puis l'histoire Bousquet qui a été terrible. La découverte que Mitterrand était l'ami intime de celui qui avait organisé la rafle du Vel d'Hiv, c'était une sidération.

Donc la « guerre » des mémoires commence en effet avec ça : c'est tout ce paysage mémoriel qui explose complètement, dans tous les sens.

*SCT : Une guerre qui implique le rôle du témoignage, et son équivoque : quelle a été la place du témoignage, pour l'historien de l'Algérie ?*

**Benjamin Stora** : Oui. C'est très délicat. Même si pour travailler on ne quitte jamais tout à fait le monde des archives, on se rend vite compte que monde de l'écrit et monde de l'État vont ensemble : en travaillant sur la société coloniale, on voit que ceux qui écrivaient

---

<sup>15</sup> Stora, B., *La Guerre des mémoires. La France face à son passé colonial*, Paris, l'Aube, 2007

n'étaient pas les « indigènes », c'est ça le problème. Pendant dix ans, de 1975 à 1985, je n'avais pratiquement travaillé que sur les archives écrites, mais leur parole ne figurait que retranscrite dans les archives d'État... donc il me fallait un chemin différent pour rentrer dans la « société indigène » – pour remployer les expressions de l'époque.

Comment faire ? Il fallait que je rentre dans des détails à hauteur d'hommes (dans cet engagement politique il y avait très peu de femmes, surtout des hommes). Parce que dans les archives étatiques, je ne comprenais pas : comment quelqu'un du FLN<sup>16</sup> pouvait assassiner quelqu'un du MNA<sup>17</sup>, par exemple ? Ils semblaient appartenir au même monde. Il fallait que je connaisse leurs itinéraires personnels. Alors il a fallu que je change de braquet : le témoignage est devenu très important.

Mais il a fallu que j'aie de deux côtés à la fois : celui du témoignage et celui des archives militantes, cachées. Parce qu'elles étaient clandestines. A la fois par rapport au pouvoir colonial français mais ensuite par rapport au pouvoir algérien indépendant. Il y avait un double secret. Les archives privées devenaient des alliés très importants. Je n'ai pas privilégié un aspect plutôt qu'un autre, j'ai superposé.

Et puis, quand mon travail a commencé à être connu en Algérie, il y a eu ce phénomène étonnant : ce sont les archives qui sont venues à moi. Les gens m'écrivaient, m'envoyaient des textes, des journaux intimes, des cartes d'identité... donc toutes ces archives m'arrivaient. C'est encore une autre phase : à ce moment-là, c'est le travail de l'historien qui provoque l'arrivée des archives, on devient le réceptacle d'une réalité qui nous arrive.

*SCT : Réalité historique en l'occurrence immédiate et vivante, ce qui est spécifique.*

**Benjamin Stora** : On est absolument dans le contemporain vivant, et là ça se complique. Parce que les gens qui sont vivants vivent beaucoup avec leurs blessures.

*SCT : Vous avez évoqué l'amnistie : pense-t-elle les blessures ? N'est-elle pas une autre sorte d'oubli, en France, en Algérie ? Qu'a-t-on fait du crime, après et depuis l'indépendance ?*

**Benjamin Stora** : Pour ce qui est de la France, en 1962, de Gaulle avait en tête le modèle de 1945 et il s'est trompé. En premier lieu parce que les partisans de l'Algérie française et du combat pro-colonial ne se sont jamais cachés, contrairement aux pétainistes en 1945 qui s'étaient fondus dans la société. Et il n'y a pas eu de procès. En 1945 il y avait eu des procès, Laval avait été jugé par exemple. Mais en 1962, personne n'a été jugé. Donc c'est une amnistie sans jugement, un pardon sans traduction juridique aucune.

Le problème de l'Algérie, c'est qu'elle a voulu prendre le contrepied de la France. Pourquoi ? D'abord parce que l'État algérien a eu du mal et a mis du temps à s'implanter à cause de luttes de pouvoir colossales après l'indépendance ; or le problème du crime, c'est d'abord le problème de la place des États. Et il faut attendre le coup d'État de 1965 avec Boumediène pour obtenir une sorte de stabilisation et à ce moment-là seulement voir apparaître une politique sur la question de la mémoire, du pardon, de la vengeance, des représailles. Mais le premier problème c'est d'abord que pendant deux ou trois ans il y avait un tel chaos en Algérie que, dans le fond, il n'y avait que des « règlements de compte » comme on disait à l'époque, absolument terribles – ce qui a provoqué un nouveau départ vers la France de beaucoup d'Algériens. On ne mesure pas ça : entre 1962 et 1973, un million d'Algériens sont partis en France qui n'étaient pas des pieds-noirs ; l'instabilité juridique, étatique, politique, favorise cette violence généralisée dans la société et évidemment le départ. Puis, second problème évident, l'État qui va se mettre en place avec Boumediène va adopter une position

---

<sup>16</sup> FLN : Front de Libération Nationale, fondé en 1954

<sup>17</sup> MNA : Mouvement National Algérien, parti rival du FLN, créé par Messali Hadj en novembre 1954

totallement autoritaire de répressions systématiques, de censure, d'emprisonnements, qu'il utilisait pour renforcer son pouvoir en entretenant le sentiment nationaliste de vengeance (et en même temps, de façon invisible dans l'espace public). Et c'est ce qui va se passer en Algérie pendant plus de quarante ans.

Or il faudrait se souvenir qu'il y avait au départ un double mouvement, dans la société algérienne : l'un nationaliste de ressentiment à l'égard de la France sur les questions coloniales, mais aussi un autre qui n'était pas anti-français. Des gens qui avaient aimé la France républicaine, la France des instituteurs, la France intellectuelle, la France de la circulation sociale et ethnique... des Algériens qui pensaient qu'ils allaient vivre, une fois passés à l'indépendance, comme avant, mais débarrassés de l'inégalité coloniale. Avec Boumediene, c'est l'aspect nationaliste anti-français qui est privilégié et qui va devenir totalitaire, car il n'y a plus de représentants de l'ancienne génération nationaliste qui, elle, vivait sur le modèle de la double France – comme Ferhat Abbas et Messali Hadj, voire même Ben Badis. La mise en place de l'État a écarté cette histoire de la scène politique et il n'y en a pas eu de transmission. Le discours de l'État ne vivait que de l'opposition à un seul modèle, celui de la France coloniale, et c'est cette histoire officielle qui va être enseignée, et va fabriquer des récits héroïques. Or cette politique qui a entretenu un sentiment de vengeance va déborder : les années 1990.

Quand Bouteflika arrive au pouvoir en 1999, pour la première fois dans l'histoire algérienne, il décrète une amnistie. Or il la décrète pour des personnes qui ont encore du sang sur les mains, au cœur d'une logique de règlements de compte. Cette loi est loin d'avoir réussi à construire une unité nationale nouvelle. C'était une tentative pour colmater la chose, une sorte d'astuce, d'artifice, et non un droit véritable qui aurait garanti une égalité citoyenne, des syndicats, des partis politiques, une liberté d'expression. Un pluralisme.

*SCT : Ne sommes-nous pas tentés par une sorte d'illusion, dans nos luttes contre l'oubli : celle d'une restitution, d'un accès direct au passé ?*

*A propos de la minutie des détails dans son film Shoah, Claude Lanzmann s'expliquait ainsi auprès de François Gantheret : « pourquoi ces détails ? Qu'apportent-ils de plus ? En fait je crois que c'est capital. C'est ça qui réactive les choses, qui les donne à voir, à éprouver »<sup>18</sup> Les détails : diriez-vous que ce sont eux qui déroutent la tentation d'un accès direct au passé pour élaborer sa pluralité ?*

**Benjamin Stora** : Absolument. L'accès direct est évidemment une illusion. Et les détails ont une très grande importance pour la contrecarrer. Mais attention : avec le travail des détails, il faut tenir plusieurs fils en même temps et chasser d'autres illusions. Par exemple avec la plupart des témoins que j'ai pu interroger, je me suis progressivement rendu compte d'un dénominateur commun aux récits, très simple en un sens : les acteurs engagés dans une histoire difficile fabriquent mécaniquement un discours tout prêt, qu'ils livrent clefs en main. Le problème pour celui qui vient de l'extérieur, c'est de déconstruire le récit tout prêt en lui faisant rencontrer l'accumulation du savoir avec laquelle il arrive.

Mais le discours, le récit fabriqué, il faut l'accepter d'abord. L'entendre.

Et ensuite le déconstruire à partir effectivement de toute une série de détails qui ne correspondent pas au savoir qu'on a pu accumuler. Donc c'est vrai que c'est en tirant un fil qu'on reconstruit, ou plusieurs en parallèle, et pas en prenant tout le récit d'un bloc, ça n'est pas possible, et on ne peut pas le déconstruire comme un bloc. On ne peut pas tout enlever, je suis obligé d'accepter certaines choses et, à partir de là, percer à travers les démarches singulières les bribes de vérité qui entrent en correspondance avec ce que j'ai pu savoir.

---

<sup>18</sup> Lanzmann, C. et Gantheret, F., « Les non-lieux de la mémoire », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°33, Paris, Gallimard, Printemps 1986

Or les bribes de vérité que je crois apercevoir viennent aussi déconstruire mon propre récit, il y a un va-et-vient. J'apprends des choses qui cassent mon récit d'historien qui lui aussi est construit comme un bloc, quelque part. Donc c'est entremêlé.

*SCT : Ce que les bribes font au récit de l'historien... en 1971, Paul Veyne affirmait que l'écriture de l'histoire n'est pas scientifique, qu'elle se construit comme un « roman » d'« événements vrais » qui tient l'homme pour acteur de son « intrigue »<sup>19</sup>. Est-ce aussi cette conviction qui vous a permis de vous rapprocher de l'écriture biographique, notamment pour appréhender la nature spécifique du nationalisme algérien ?*

**Benjamin Stora :** C'est évident pour moi que, dans les années 1970 quand j'ai commencé à travailler sur l'histoire de la révolution algérienne j'étais encore dans un récit historique extraordinairement construit à partir de catégories politico-idéologiques qui empruntaient beaucoup au marxisme : lutte des classes, infrastructure et superstructure, rôle des parentés à la fois sociales et culturelles, enfin... tout un système de pensée que je ne rejette pas d'ailleurs – les explications par la lutte des classes ne sont pas dépassées.

Mais en rentrant plus avant, en pénétrant plus profondément dans la société algérienne je me suis aperçu que ce paradigme était insuffisant. Incomplet. Il me fallait aller à hauteur d'hommes, descendre.

Et quand on descend, il y a une multitude de récits compliqués qui surgissent et qui font entrer des affects, des imaginaires, des sentiments, qui ne dépendent pas seulement d'une affaire de classes et qu'on ne perçoit que dans la récolte des témoignages, petit à petit. Quand on arrive chez quelqu'un le discours est tout prêt, mais il faut le déconstruire, et cela prend du temps. Revenir.

Et il faut revenir plusieurs fois pour s'approcher de la vérité, pour essayer de s'approcher de la vérité, et après il faut trancher.

Une fois qu'on a fait ce va-et-vient, on tranche, on décide d'arrêter - c'est un peu comme un metteur en scène de cinéma qui ferait plusieurs prises puis s'arrêterait : c'est la bonne ou pas, mais tant pis, il faut avancer. Il faut sortir ce qu'on pourrait appeler « un diagnostic ».

*SCT : « On tranche » dites-vous : avec quoi ? En 1977, Georges Duby répondait : avec « des schèmes que l'on tire, quoi qu'on en ait, de soi-même », pour « composer ainsi une figure qui procède souvent moins du passé lui-même que du propre rêve de l'historien. »<sup>20</sup> Le passé, diriez-vous qu'en effet l'historien le reconstruit aussi (en tranchant) avec son propre rêve ?*

**Benjamin Stora :** Bien sûr. Moi je me suis attaché à l'histoire algérienne en croyant, d'abord, que j'étudiais une histoire révolutionnaire classique, mais dans un champ encore inexploré dans les années 1970. Et je pensais aller vers cette histoire à partir de convictions et de critères historiques abstraits. Sans affects particuliers.

Pourtant, la première chose que je fais, à ce moment-là, qui semble éloignée de ma trajectoire personnelle mais qui l'y ramène complètement, c'est d'écrire la biographie de Messali Hadj : l'homme qui a inventé le nationalisme algérien - c'est connu. Mais, fondamentalement, c'était surtout l'homme qui, tout en inventant l'idée d'indépendance algérienne, avait combattu le FLN.

Je me plaçais dans une sorte de suite personnelle de ceux (comme mes parents) qui avaient été obligés de quitter l'Algérie à cause du FLN. Mais c'était parfaitement inconscient : le personnage que j'ai choisi pour en écrire la biographie n'obéissait pas seulement à des considérations politiques qui étaient les miennes à l'époque - parce que Messali était proche de

---

<sup>19</sup> Veyne, P., *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Le Seuil, 1971

<sup>20</sup> Duby, G., « Mémoires sans historien », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n°15, Paris, Gallimard, Printemps 1977

lambertistes, et moi j'étais lambertiste<sup>21</sup>. Sa conviction politique était celle de la pluralité ethnique, celle d'une Algérie qui aurait pu ressembler au Brésil, par exemple, avec le métissage, l'hybridation. Et j'avais baigné dans cette espérance-là, dans le fond comme mon père, qui portait dans les années 1950 l'espérance d'une Algérie fraternelle débarrassée de l'histoire coloniale où tout le monde pourrait être égalitaire. Bon, voilà le rêve.

En rejoignant mon cheminement historique sur Messali, j'allais et je revenais quelque part à une conception d'une société, d'une Algérie, d'un pays pluriel – rêvé.

*SCT : Alors prenons la mémoire à rebours un instant. L'oubli n'a-t-il pas une fonction de reconquête de la pensée ? Inévitable de rappeler ce que dit Montaigne d'une certaine « pratique de l'oubli » par exemple<sup>22</sup>, qui manifeste un dédain manifeste pour la mémoire conçue comme « lieu » où s'empilerait le savoir. Ne faudrait-il pas être un peu « excellent en oubliance »<sup>23</sup> comme le disait Malebranche de Montaigne ? Y compris pour l'historien ?*

**Benjamin Stora** : Je ne dirais pas tout à fait « excellent en oubliance » : je dirais que l'histoire, pour employer une formule banale, est un chantier en perpétuelle reconstruction. On réécrit, ça s'efface, on réécrit, ça ne se transmet pas, on réécrit, et on recommence.

Si on fait un véritable travail historique, le passé est sans arrêt au travail. Alors évidemment les révisionnistes se sont engouffrés là-dedans pour dire : rien n'existe. Non : il faut voir qu'il y a des faits historiques, qui ont non seulement des sens différents, mais auxquels on peut également ajouter d'autres faits, et enfin auxquels on donne des vies différentes.

Les faits peuvent avoir des vies différentes.

Donc, un chantier : c'est un métier artisanal dans le fond, comme un travail d'artisan, on recommence encore et toujours, parce qu'à un moment donné on va tomber sur un détail qui bouscule et interpelle, renvoie à toute une réécriture, toute une réinterprétation. C'est un peu la tâche sans fin de l'historien ; si l'histoire était définitive, on serait malheureux. Il faut imaginer Sisyphe heureux ! Même si bien sûr c'est difficile à accepter, l'histoire sans fin. On a besoin de certitudes, on a besoin de récits définitifs – mais la vie entre toujours dans le récit et puis elle le déconstruit, elle fait qu'on retravaille encore et que le passé nous habite, dans la reconstruction permanente.

Sinon c'est une fuite en avant : c'est ce qui est arrivé avec l'Algérie et la question coloniale en France. C'est aussi ce qui arrive aujourd'hui en Afrique, au Burkina Faso, au Mali, en Centre Afrique, au Sénégal : parce que toutes ces questions de construction historique n'ont pas été réglées, du fait d'un néo-colonialisme très puissant, et qui aujourd'hui reçoit de plein fouet le retour de la question coloniale.

*SCT : Et quand l'oubli remanie, le langage en est l'indice : à partir des années 1990 vous avez travaillé sur les mots de la guerre d'Algérie<sup>24</sup>. Les mots : véritables « faits » linguistiques<sup>25</sup> qui se transforment souvent eux-mêmes en faits historiques, comme lorsqu'ils se sédimentent pour nommer une époque<sup>26</sup>, façonnant notre vision du passé à partir des préoccupations du présent, révélant les constructions de notre politisation du temps. Quels mots, pour l'Algérie ?*

**Benjamin Stora** : Déjà, sur le moment, il fallait nommer la guerre et c'était loin d'être évident. Comme aujourd'hui « l'opération spéciale » en Russie... On ne prononce pas « la

---

<sup>21</sup> Pierre Lambert (1920-2008), homme politique français fondateur de l'OCI (Organisation Communiste Internationaliste)

<sup>22</sup> « Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vides », *Essais*, livre I, chapitre XXVI « De l'institution des enfants », Paris, Pléiade, Gallimard, 1962

<sup>23</sup> Malebranche, N., « De l'imagination », *De la recherche de la vérité* (1674-1675), livre II, Paris, Presses Pocket, 1990

<sup>24</sup> Stora, B., *Les Mots de la guerre d'Algérie*, Presses Universitaires du Mirail-Toulouse, 2005

<sup>25</sup> Bloch, M., *Apologie pour l'histoire, ou métier d'historien* (posth. 1949), Cahiers des *Annales*, n°3, 1952

<sup>26</sup> Kalifa, D. (dir.), *Les noms d'époque. De « Restauration » à « Années de plomb »*, Paris, Gallimard, 2020

guerre », elle n'est pas nommée. Pour l'Algérie, c'étaient des expressions dérivées : « Opération de maintien de l'ordre », par exemple... Des terminologies détournées, des mots qui ne correspondaient absolument pas à la réalité.

Or les gens, eux, vivaient bel et bien la guerre, c'est-à-dire progressivement le confinement, la peur de l'autre, l'interdiction de circulation, tout ce qui fait véritablement une situation de guerre. Et ceux qui s'aperçoivent que ces appellations ne correspondent pas à leur vécu inventent d'autres mots – beaucoup de gens parlaient des « événements », c'était un mot très utilisé à l'époque, qui était aussi une façon de dissimuler sa propre peur – parce qu'on a très peur de dire qu'on est entré en guerre. On emploie des périphrases, des mots différents.

Ce sont aussi les gens qui s'inventent des mots, pour inventer une façon de mettre à distance la peur ou les chagrins de la guerre. C'est vraiment le mot « guerre » autour duquel tout a tourné. Refus de la nommer, par les Français. Et par les Algériens aussi, quelque part.

Mais le premier mot, en Algérie, c'était révolution : on changeait tout, les systèmes familiaux, le rapport aux colons, etc... On a d'abord employé « révolution algérienne », puis « guerre de libération nationale », et enfin au cours des années 1990, très tard, « guerre d'indépendance nationale » : trois temporalités différentes.

*SCT : Au cours de ces mêmes années, pendant un séjour de recherches au Viêt-Nam, vous avez manifesté un intérêt pour la photographie. Vous vous en êtes servi comme une source d'écriture de l'histoire. Qu'est-ce que l'image apporte à l'historien ?*

**Benjamin Stora** : Ça a en effet été un élément très important : à un moment donné je me suis aperçu qu'il y avait le problème des imaginaires. Des images. Et là, j'ai commencé à me passionner pour cette troisième source.

Car traverser le Viêt-Nam, avant tout, ça a été traverser des paysages. Je me suis aperçu de cette chose qui m'avait tant manqué dans le regard de la construction historique : l'image des lieux. Par exemple, je me suis rendu à Diên Biên Phu – c'était fondamental pour moi. J'ai saisi à quel point Diên Biên Phu était vaste, une plaine très large – des dizaines et des dizaines de kilomètres, entourés de montagnes extrêmement hautes. Or les Vietnamiens ont monté à dos d'homme les canons sur ces montagnes – mais comment ont-ils fait ?! En allant sur place, en vivant les paysages, c'est aussi une sensation physique de l'histoire.

Et la photographie, c'est en rapport avec cet acte physique. On touche l'histoire dans les paysages : on explore un terrain, c'est un rapport corporel. On la touche également dans les images, dans les représentations de la réalité, et ce sont d'abord des prises d'images - faire de la photographie, c'est s'investir dans un récit qui s'approche au plus près du réel.

C'est un véritable problème pour écrire l'histoire : comment faire sans la visualisation d'une situation ?

On ne peut pas se référer uniquement aux archives et croire qu'on va écrire. En y allant, en traversant, on prend conscience ce que c'était, par exemple, la bataille d'Alger, où vivaient Ali la Pointe ou Yacef Saâdi, la casbah, les monuments aux morts – sinon il y a une mutilation de la pensée, dans le récit, si on ne connaît pas physiquement les choses.

Et quel était le choc au Viêt-Nam ? Un choc esthétique par-dessus tout – la rue, les femmes, les métiers, les fleuves qui serpentent à travers les montagnes, partout... à cet instant je me suis dit : mais comment les Français ont-ils pu croire qu'ils allaient rester là ? C'est impossible ! L'entreprise coloniale relève littéralement de la folie. Vouloir posséder de tels espaces, c'était fou, c'était impossible. Les militaires, les sections, ne pouvaient pas gagner : on le voit dans ce paysage immense, somptueux, délirant, qui ne correspond en rien à leur histoire à eux. Dans le fond, l'histoire coloniale est une fiction.

*SCT : Deux livres autobiographiques, Trois exils, juifs d'Algérie et Les clés retrouvées, placent l'histoire de l'historien au cœur de la recherche. Dans les Clés retrouvées, l'exergue*



est de J.-B. Pontalis : « Les souvenirs, à commencer par les souvenirs d'enfance, sont toujours plus ou moins reconstruits, déformés. » Puis une fusillade inaugure le livre. Vous écrivez : « Longtemps, j'ai cru que cette scène de guerre, qui revenait dans mes rêves, était tirée d'une séquence de film. Mais au fil de mes études sur l'histoire de l'Algérie, j'ai compris. Le 20 août 1955, j'avais bien vu des soldats français qui tiraient sur des Algériens s'enfuyant le long des gorges du Rummel (...) J'ai peut-être sans cesse cherché, inconsciemment, ces lambeaux de vie personnelle capables de renouveler aussi bien l'histoire événementielle que celle de la longue durée. Des petits faits qui lèvent le voile, et révèlent une histoire toujours difficile à saisir ». <sup>27</sup> Qu'est-ce qui fait qu'un « petit fait » se constitue ?

**Benjamin Stora** : J'aime beaucoup cette phrase de Pontalis – par parenthèse : mes grands-parents possédaient un cinéma à Khenchela, et quand nous habitions Constantine il y avait un cinéma en bas de chez nous, avec un toit ouvrant : il suffisait de monter sur la terrasse et de tendre l'oreille pour que le film commence. Je ne voyais pas les images mais j'entendais les dialogues, les scènes d'amour, les scènes de guerre... c'était extraordinaire.

Mais un fait, petit, a vraiment réveillé ma mémoire dans ses plis : un jour, je suis rentré dans une bijouterie, je ne sais plus dans quel pays. J'étais en voyage. Un homme travaillait l'or et j'ai reconnu son odeur. Mes grands-parents paternels étaient des bijoutiers. Il y avait une sorte de forge en bas de chez eux, quand j'étais enfant j'y allais, je regardais mon oncle qui fabriquait des bijoux berbères en or magnifiques, avec des serpents... Ce jour-là j'ai reconnu cette odeur, si spécifique, du travail de l'or.

Peut-être qu'un petit élément de souvenir se transforme en petit fait quand c'est corporel, quand c'est terrestre aussi – et qu'il vient s'attester dans le réel.

**SCT** : A propos de la terre algérienne, dans *Noces*, Camus écrit : « Dans ce mariage des ruines et du printemps, les ruines sont redevenues pierres, et perdant le poli imposé par l'homme, sont rentrées dans la nature. (...) Comme ces hommes que beaucoup de science ramène à Dieu, beaucoup d'années ont ramené les ruines à la maison de leur mère. Aujourd'hui enfin leur passé les quitte, et rien ne les distrait de cette force profonde qui les ramène au centre des choses qui tombent. » <sup>28</sup> Un jour enfin le passé, ou l'oubli du passé, nous quitte ?

**Benjamin Stora** : Quelle beauté - comment dire plus que ça ? Un jour c'est nous qui quittons ; et en même temps, sans doute n'avons pas tout à fait envie que ça nous quitte vraiment. De se séparer. On ne laisse jamais vraiment le passé, ni l'oubli du passé, tranquilles.

Le rapport à la terre est certainement quelque chose qui continue de nous habiter. Toutefois la terre, c'est un mot compliqué – et la terre que j'ai connue, c'était l'Algérie française. Or c'est une terre qui a disparu. Des espaces qui ont été mutilés. Des cimetières. Même s'il est sans doute vrai que les ruines redeviennent des pierres. Dans une sorte de réconciliation avec le paysage. Comme si la nature reprenait ses droits.

*Le Premier homme* de Camus est peut-être l'un des livres qui m'a marqué le plus, écrit quasiment d'un trait, d'une très grande pureté, inachevé ; j'avais éprouvé aussi cette sensation avec le livre de Pierre Goldman *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France*, un livre qui emporte complètement, qui suit le côté hybride de sa vie, le côté dément. Ce sont des livres très physiques et, à la fois, il n'y a rien de solide – on ne sait pas où il est. Ici et là, insaisissable.

---

<sup>27</sup> Stora, B., *Les Clés retrouvées. Une enfance juive à Constantine*, op. cit.

<sup>28</sup> Camus, A., « *Noces à Tipasa* » (1939), in Camus, A., *Noces*, suivi de *L'Été*, Paris, Gallimard, 1959